

Ville et géographes

Texte de synthèse

Maria Gravari-Barbas

Géographe, Université d'Angers, CARTA-UMR ESO Espaces et Sociétés

Textes pris en compte :

- L'HOMME ET LA VILLE VUS PAR PIERRE GEORGE ET MAURICE

LELANNOU : POSTURES INQUIÈTES, par Laurence Reynaud, Doctorante Paris 1

Panthéon Sorbonne Equipe EHGO

- LA GRANDE VILLE ENTRE BARBARIE ET CIVILISATION CHEZ ÉLISÉE

RECLUS (1830-1905) par Philippe PELLETIER Université Lyon 2

Les deux textes qui font l'objet de cette brève synthèse examinent la manière dont trois géographes abordent la question de la ville : Philippe Pelletier s'intéresse à la manière dont Ellysée Reclus a abordé la question de la « grande ville », « *entre barbarie et civilisation* » selon le titre de son article, tandis que Laurence Reynaud propose une lecture parallèle des écrits de Pierre George et de Maurice Le Lannou.

Elisée Reclus (1830-1905) est l'ainé de 15 ans de Friedrich Ratzel et de Paul Vidal de la Blache, géographes dont le travail est bien plus connu et analysé. Reclus, dont la dimension géographique a été longtemps ignorée (rappelons la remarque de Jean Brunhes, disciple de Vidal qui écrivait dans la *Géo humaine* de 1910 : « *je préfère ne pas parler de l'œuvre posthume de Reclus qui contient d'intéressantes vues géographiques mais qui est surtout histoire et sociologie* ») a été « redécouvert » relativement récemment. Il s'agit d'un géographe qui a produit ses écrits au cours de la 2^e moitié du XIX^e siècle et qui a baigné dans des événements majeurs de celui-ci, et notamment la Commune.

Maurice Le Lannou (1906-1992) et **Pierre George** (1909-2006) sont quant à eux des enfants du XX^e siècle (d'un « petit XX^e siècle » comme le dit Laurence Reynard), qui ont produit une masse de textes considérable

Nous avons ainsi à travers eux trois, un aperçu de la manière dont les géographes de la ville ont abordé des périodes importantes pour celle-ci, marquées par des phénomènes majeurs, telles que l'industrialisation, la modernité, l'adaptation des réseaux viaires pour l'automobile, etc.

Pour rajouter à l'intérêt de la comparaison, nous avons 3 sensibilités politiques différentes, certaines clairement affichées. C'est notamment le cas d'Elisée, connu pour ses positions anarchistes. Pierre George est également connu pour son positionnement communiste, tandis que pour Le Lannou, la posture *a priori* socio-démocrate chrétienne est moins revendiquée.

Philippe Pelletier et Laurence Reynard appuient leur analyse sur le **corpus** suivant :

E. RECLUS (1830-1905)	<p>Nombreuses pages de la <i>Nouvelle Géographie Universelle</i></p> <p>« Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », <i>La Revue des Deux Mondes</i>, t. 63, mai 1866, p. 351-357 ; 371-377</p> <p>« Renouveau d'une cité » <i>La Société nouvelle</i>, 138, juin 1896.</p> <p>« The Evolution of Cities », <i>Contemporary Review</i>, no 350, p. 246-264</p> <p><i>L'Homme et la Terre</i>. Paris, Librairie Universelle, tome cinquième, 582 p., livre quatrième « Histoire contemporaine », chapitre II « Répartition des hommes », p. 334-376</p>
M. LE LANNOU (1906-1992)	<p>« La ville-désert », Jean Onimus (dir.), <i>L'homme et la ville dans le monde actuel</i>, 1969, Centre d'Etudes de la Civilisation Contemporaine, p. 173-187</p> <p><i>Le Déménagement du Territoire, rêveries d'un géographe</i>, Paris, Le Seuil, 1967</p> <p><i>La Géographie Humaine</i>, Paris Flammarion, 1949,</p>
P. GEORGE (1909-2006)	<p>« La ville et l'automobile », Jean Onimus (dir.), <i>L'homme et la ville dans le monde actuel</i>, 1969, Centre d'Etudes de la Civilisation Contemporaine, p. 119-138</p> <p><i>L'Action Humaine</i>, 1968</p> <p><i>Annales de Géographie</i>, 1949</p> <p><i>Rapports et travaux sur la décongestion des centres industriels</i>, 1944</p> <p><i>Paris, présentation d'une capitale. Aspect démographique</i>, Note et Documentaires, 16/02/1968, no 3463.</p> <p>« Le Temps géographique », <i>Cahiers de Géographie</i>, 1967</p>

ELISEE RECLUS

Philippe Pelletier souligne qu'Elisée Reclus « *a relativement peu écrit sur la ville et sur le phénomène urbain en général. Mais par rapport aux géographes de son époque, il fut beaucoup plus prolixe sur ce sujet, et surtout, plus pénétrant* ».

Les géographes de l'époque s'intéressent en effet peu à la ville, car celle-ci, est par définition l'élément le plus artificiel, le plus construit, le moins « naturel » de l'humanité. L'approche naturalisante, biologisante et ruralisante de la géographie de l'époque, répugne par conséquent à s'y intéresser de près (au moins jusqu'à l'émergence de l'Ecole du Chicago) dans les années 1920.

Reclus, non seulement s'intéresse à la ville de manière plus appuyée que ses contemporains, mais il s'intéresse aussi de manière différente. La dialectique reclusienne du milieu-espace et du milieu-temps se distingue de l'approche vidalienne du milieu et genre de vie. Sa géographie, de naturaliste puis humaine devient, à la fin de sa vie, « sociale ».

Quelle est sa position par rapport à la ville ? Selon lui, les villes « *ne sont pas des monstres, des vampires gigantesques, suçant la vie des hommes* ». On est d'emblée dans la nuance, dans l'analyse des villes comme des entités qui attirent mais qui posent également un ensemble de problèmes. (Cette thèse est lisible d'ailleurs dans le titre du premier chapitre de l'ouvrage « *L'homme et la terre* » qui est « *horreurs et splendeurs des villes* »). « *Tout le problème est complexe* » dit-il.

Il relève ainsi que la croissance urbaine ne résulte pas seulement de facteurs négatifs, ceux qui déclenchent par exemple l'exode rural, mais aussi de facteurs positifs : il admet un attrait certain des hommes pour la vie urbaine, synonyme ou symbole de modernité, de lumières, de foule, mais aussi permission d'anonymat.

Reclus aborde les choses avec une vision dialectique (même s'il n'emploie pas ce mot): Selon lui, le progrès n'est jamais définitif, et, dans sa progression historique-même il contient des éléments de régrès, où la Révolution elle-même n'est pas exempte de brutaux retours en arrière. La dialectique reclusienne « *permet de dépasser l'opposition stricte entre avantages et inconvénients de la ville, entre leurs bienfaits et leur méfaits, puisque les uns accompagnent les autres* ». « *Toutes les vitupérations des maudisseurs sont justifiées, mais aussi toutes les exaltations des glorificateurs* ».

A propos de Paris, il met en opposition un Barbier clamant qu'il « est au monde une infernale cuve » et un Hugo qui magnifie ce même Paris en des vers enthousiastes : « *Paris est la Cité mère...où pour se nourrir de l'idée viennent les générations* » et de conclure : « *N'est pas de ces réunions d'hommes qu'ont jailli les idées et que s'est fait l'enfantement des œuvres nouvelles, qu'on éclaté les révolutions qui ont débarrassé l'humanité des gangrènes séniles* » ? Pour un anarchiste comme Reclus, la ville, la *grande ville*, n'est peut être vu que comme le terreau de la Révolution à venir, en ce sens comme un lieu non pas redouté mais, au contraire, un espace-allié. Mais en même temps, étant un espace qui polarise les divisions sociales, sur lequel les problèmes des classes sociales les plus démunies sont exacerbés, la ville telle qu'elle existe, est consubstantiellement problématique.

On est ainsi, comme le souligne très pertinemment Philippe Pelletier, dans une dialectique très proche de la conception qu'a développé le monde sinisé avec le binôme du Ying et du Yang. Le sentiment dominant est toutefois, in fine, celui d'une appréciation positive. Comme il le dit, « *quant les villes s'accroissent, l'humanité progresse, quand elles diminuent, le corps social menacé régresse vers la barbarie* ».

Ce n'est ainsi ni l'existence des villes, ni leur énormité qui gêne Reclus. Conformément à ses options politiques, déterminantes en l'occurrence de la manière dont il se positionne en tant que géographe, déterminantes de la manière dont il fait sa géographie, c'est l'organisation socio-spatiale inégalitaire des villes qu'il déplore et condamne. Il énonce à ce propos une phrase aussi percutante qu'admirable : « *Les édiles d'une cité fussent-ils sans exception des hommes d'un goût parfait, chaque restauration ou reconstruction d'édifice se fit-elle de manière irréprochable, toutes nos villes n'offriraient pas moins le pénible et fatal contraste du luxe et de la misère, conséquence nécessaire de l'inégalité, de l'hostilité qui coupe en deux le corps social* ». Autrement dit, l'antagonisme entre la bourgeoisie et l'Etat d'une part, et les exploités et les dominés d'autre part.

Si donc les cités traduisent le niveau de civilisation, laquelle relève du progrès technique et social, celle-ci n'est pas aboutie, et c'est une « *demi-civilisation, puisqu'elle ne profite point à tous* ».

LE LANNOU ET PIERRE GEORGE

Les textes principaux sur lesquels s'est penchée Laurence Raynaud pour relever les « postures inquiètes » des deux géographes vis-à-vis de la ville, sont issus de l'ouvrage « *L'homme et la ville dans le monde actuel* », édité par le Centre d'Etudes de la Civilisation Contemporaine et publié en 1969. Avant de venir à ce texte, il me semble important, dans le cas de Le Lannou notamment, de revenir en arrière, à un texte qui a été rédigé précisément 20 ans auparavant, en 1949.

Il s'agit de l'ouvrage de Maurice Le Lannou « *La géographie Humaine* » qui introduisait une notion qui a été redécouverte récemment, celle de l'homme-habitant et qui, en proposant une

analyse nouvelle de la Géo Humaine, remettait en cause les concepts fondateurs de la géographie vidalienne.

Avant d'aller plus loin sur cette notion de l'homme-habitant, qui est mobilisée par son article de 1969 sur lequel a travaillé Laurence Reynaud, précisons que cette remise en cause des concepts fondateurs de la géographie vidalienne par Le Lannou, est d'autant plus intéressante qu'elle avait été faite jusqu'alors essentiellement par les géographes marxistes. Pour les marxistes en effet, l'étude des sociétés ne pouvait se concevoir sans référence aux grands systèmes économiques et sociaux, et en fin de compte aux modes de production (même s'il y avait une certaine réticence à utiliser ce terme). Les géographes marxistes reprochaient donc à la notion de genre de vie de taire la référence à l'insertion économique et sociale, de nier la référence aux divisions sociales et finalement à la notion même de classes sociales.

Le Lannou, très loin même du milieu marxiste, (il semblerait qu'il ignorait ce point de vue des géographes marxistes, même s'il a été très proche personnellement de Pierre George - mais on n'est pas à un paradoxe près), a donc introduit la notion de l'homme-habitant qu'il a défini ainsi : « *habiter c'est vivre sur un morceau de la planète, en tirer de quoi satisfaire les besoins élémentaires de l'existence, et dans une mesure variable, un certain nombre de besoins acquis et de commodités superflues* ». Comme le note M. Sivignon, la formule a par ailleurs permis à P.George d'ironiser sur ce que lui appelait « progrès » et que Le Lannou appelait « commodité superflue ».

Pierre George était très réticent à la notion de l'homme-habitant, à laquelle il préférait celle de l'homme-producteur ou de « l'homme consommateur ». Vers la fin de sa vie il a fini par s'y rallier, ce qui a permis à Le Lannou de dire que « *quand je lis George j'ai l'impression de lire ma propre prose* ».

Dans l'article examiné par Laurence Raynaud, Le Lannou construit donc son discours sur ce qu'il perçoit comme un décalage entre une population statistiquement grandissante dans les villes et ses « habitants », qui est pour lui une appréciation qualitative, et qui sont de moins en moins nombreux.

Les inquiétudes de Le Lannou viennent du fait qu'il considère que « l'homme habitant n'est plus », et qu'il a été remplacé par l'homme Prométhéen (c'est-à-dire l'homme à la fois conquérant et victime de sa démesure).

Selon Le Lannou, en cette fin des années 1960, on n'*habite* plus la ville. La nouvelle morphologie urbaine le permet, selon lui, de plus en plus difficilement. L'habitat est éparpillé ou ségrégué, le petit commerce disparaît au profit des grandes surfaces, il n'y a plus de « vraies » fêtes, le dimanche n'existe plus, c'est un jour comme les autres...

Dans le même ouvrage, Pierre George, s'inquiète, quant à lui, de la place grandissante de l'automobile dans la ville : « *on l'a offert en holocauste à l'automobile* », dit-il. Il en déclare ainsi la guerre : « *il faut que le centre urbain se libère de l'automobile, et c'est dans la mesure où il se libérera de l'automobile qu'il retrouvera sa valeur économique, sa valeur culturelle* ».

Dans ces années 60, il s'inquiète ainsi de la disparition d'un ensemble d'attributs qui jusqu'à alors *qualifiaient* la ville. On comprend, et il y a une quantité de textes produits pendant cette période, l'inquiétude des géographes pour la ville, inquiétude qui reste encore très

« charnelle ». On n'est pas devant un rejet de la ville, il ne s'agit pas de prôner la fin des villes ou le départ et le repli dans les campagnes, mais de « corriger », de remédier, d'arrêter une évolution que les géographes n'avaient, en même temps, pas encore pleinement digérée. Ouvrons ici une parenthèse pour dire que dès 1968, trois enseignants, Venturi Izenour et Brown, ont étudié les formes urbaines de Las Vegas ce qui a permis la publication de ce manifeste extraordinaire intitulé « *Learning from Las Vegas* »¹ qui non seulement intégrait pleinement les évolutions urbaines en cours dans l'après-guerre, mais proposait d'en tirer des leçons - de sortir donc de l'approche contemplative et nostalgique et de comprendre la société qui produit ces formes, quelles qu'elles en soient. Et j'ouvre une deuxième parenthèse pour dire que les mêmes attitudes contradictoires sont observables aujourd'hui à travers nos propres écrits, où apparaissent à la fois des postures que je qualifierais rapidement de « résistantes » et qui se focalisent sur les aspects perçus comme étant problématiques de nos « *non lieux* » (et des refus de la ville générique ou émergente, etc), quels qu'ils soient, et des attitudes qui témoignent sinon d'une fascination pour ces transmutations urbaines, au moins d'une volonté de mieux comprendre pour mieux intégrer les évolutions en cours. La même remarque pourrait être faite de la manière dont ont été intégrées dans le passé les mutations apportées par le processus d'industrialisation.

Plusieurs passages des textes de Le Lannou et de Pierre George sont emprunts de nostalgie pour une ville dont ils ne voyaient pas, me semble-t-il à l'époque, qu'elle avait entamé une mue inéluctable. Une volonté *d'arrêter le temps*, surtout pour Le Lannou. Citons ce passage : « *J'ai tenu notre civilisation de décadente lorsque les automobiles sont montées au Capitole* ».

Derrière ses inquiétudes pointe, surtout dans le cas de P.George le problème de la démocratie, puisqu'il lui semble difficile d'exercer le pouvoir démocratique dans un organisme urbain d'une très grande taille : « *Mais que peut-on attendre par démocratie dans une ville de sept, de douze, de quinze millions habitants* » ? On voit bien sûr pointer l'idéal platonicien de la ville délibérément limitée en taille, de façon à ce que la démocratie puisse en être assurée. Et de la même manière que dans la cité grecque, le moyen prôné par P.George pour répondre au problème du surpeuplement urbain n'est pas la densification éventuellement par une construction en hauteur (faut-il rappeler l'appréhension récurrente de la construction en hauteur – jusqu'à aujourd'hui, où la question de la construction en grande hauteur reste très polémique, en passant bien sûr par le refus de P.George de cautionner les propositions de Le Corbusier) mais la création de nouvelles « cellules » urbaines : extraire, comme il dit « *une cellule à la fois économique et humaine, l'entreprise et le groupe humain qui lui est attaché* » de la même manière que dans le cas des Cités Grecques ayant atteint un seuil considéré de critique pour leur bon fonctionnement démocratique, on fondait une colonie, une « néapolis ».

	E. RECLUS	M. LE LANNOU	P. GEORGE
Les éléments attractifs/positifs	La modernité La vie urbaine Les Lumières La foule L'anonymat La Culture (musées,	Les attributs de la ville d'avant les bouleversements dus à la modernité	Les attributs de la ville d'avant les bouleversements dus à la modernité

¹ Venturi R., Scot Brown D., Izenour, S. *Learning from Las Vegas. The forgotten symbolism of the architectural form*, 15^e édition, 1997, MIT Press, Cambridge (1^{ère} édition 1972).

	bibliothèques, écoles) La beauté architecturale Le progressisme social A source de l'impulsion révolutionnaire		
Les éléments répulsifs ou les <i>symptômes</i> qui montrent que la ville va mal	-La condition ouvrière -La laideur des meurs (alcoolisme, naissances illégitimes, haines religieuses)-La ville industrielle et « l'envahissement par les grandes industries manufacturières (les cheminées puantes/ les rues noircies/ le sol qui tremble/l'air presque irrespirable /la bue et la suie) - Les « miasmes » L'organisation socio-spatiale inégalitaire (l'antagonisme entre la bourgeoisie et l'Etat d'une part, et les exploités et les dominés d'autre part)	-La foule, l'agitation, le bruit, l'encombrement... -L'automobile -La banalisation des temporalités festives -L'éparpillement et la ségrégation de l'habitat -La disparition du petit commerce -L'abstraction : pas de couleurs, pas de saveurs... -La disparition du quartier et la rue -La société de consommation... La modernité, la technicité et la « forme » de la ville moderne ; la société e consommation	-L'automobile -La difficulté de la gestion des fonctions urbaines -La démesure -La très grande ville, du fait des difficultés d'assurer la démocratie
Remarques	-Pas de crainte « tranchée » vis-à-vis de la très grande ville ni de la « rurbanisation » -Pas de rejet de ville mais critique de la civilisation urbaine	-Pas de rejet ou désamour de la ville, au contraire une profonde inquiétude pour une entité qui est aimée, et donc à re-conquérir plutôt qu'abandonner	<i>Idem Le Lannou</i>
Solutions préconisées	- La Révolution Sociale -Des transformations plus immédiates permettant une ville salubre, hygiénique, compacte, parsemée et entourée d'espaces verts	?	-Libérer le centre urbain de l'automobile (mais refus de la Cité Radieuse)
Idéal	- Les Cités jardin - La « ville illimitée » (?) (cf Gourlaouen)	- La ville pré-industrielle - Un idéal « culturaliste »	- La ville mieux régulée dans ses aspects fonctionnels -Un idéal « progressiste » ?

Dans les trois cas, il ne s'agit pas d'une attitude urba-phobe, mais plutôt d'un amour de ville, ou d'une inquiétude pour elle et pour son avenir, justifiée par l'amour . Il s'agit de pointer les éléments qui ne fonctionnent pas *idéalement* (parce qu'il y a une vision idéale) pour les corriger – et non pas pour se projeter dans une non-ville.

Reclus, le géographe, ne récusé pas la très grande ville. Ainsi, Gourlaouen lui attribue le terme « ville immense » ; celle-ci ne semble pas correspondre à une idéalisation de la ville étendue, couvrant uniformément le territoire, telle que l'a projetée par exemple l'architecte Frank Lloyd Wright (Broad acre city), mais à la ville dense.

Reclus, l'anarchiste, récusé par ailleurs les communautés libres qui sont prônées par d'autres anarchistes et préfère la voie du syndicalisme, de la lutte *dans* le système –et *donc* dans la ville - plutôt que le retrait dans une utopie : « *en un mot, les anarchistes se créeront-ils ses Icaries en dehors du monde bourgeois ? Je ne le pense ni le désire. (...) Dans notre plan d'existence et de lutte ce n'est pas la petite chapelle des compagnons qui nous intéressent, c'est le monde entier* ».

Le titre de Laurence Reynaud, « *postures inquiètes* » témoigne en ce sens bien des attitudes de ces géographes.